

## Semaine du 6 février 2019

**F**ranco-belge. (Durée : 1h24). Drame de Joachim Lafosse avec Virginie Efira, Kacey Mottet Klein, Diego Martín...

Sibylle, mère divorcée, ne supporte plus de voir son fils adolescent sombrer dans une vie violente et vide de sens. Elle va jouer leur va-tout en entraînant Samuel dans un long périple à travers le Kirghizistan. Avec deux chevaux pour seuls compagnons, mère et fils devront affronter un environnement naturel aussi splendide qu'hostile, ses dangers, son peuple... et surtout eux-mêmes !

**D**ire tant en si peu de mots, donner à ressentir la beauté du monde en traversant un désert, aller au plus loin pour tenter de se rapprocher, c'est le défi que s'est lancé Joachim Lafosse en adaptant le roman de Laurent Mauvignier, *Continuer*. Pour la première fois, le cinéaste belge s'évade dans de grands espaces, lui qui avait toujours jusqu'ici disséqué d'un scalpel très sûr dans des huis clos souvent déchirants (Nue propriété, À perdre la raison), les toxiques dérives familiales.

Sibylle est une mère divorcée, dépassée. C'est Virginie Efira, belle et pâle, sans apprêt, libérée de toutes les étiquettes, de plus en plus libre dans ses choix, dans son jeu. Son grand fiston est sur la mauvaise pente, le courant entre eux est coupé. Kacey Mottet Klein, qui a grandi dans et pour le cinéma, déjà remarquable en tendre petit chapardeur de *L'Enfant d'en haut* chez Ursula Meier, ou en (trop) jeune futur père de *Keeper* chez Guillaume Senez, donne corps, âme et tête de mule à ce Samuel.

Sibylle, comme une dernière chance, une trouvaille extrême pour éloigner son prédélinquant de ses funestes tentations, lui propose, lui impose même un voyage. Officiellement aux origines de sa famille, réellement au plus profond d'eux-mêmes. Et nous voilà transportés dans les paysages à la fois austères et somptueux des steppes du Kirghizistan. Mère et fils ne sont pas seuls dans ces vastes solitudes, leurs deux chevaux sont bien davantage que des montures, des partenaires, à part entière. De temps en temps, on croise quelques autochtones, Sibylle parle russe, c'est une chance... La chevauchée semble sans fin, est-il raisonnable de... continuer ? Mais Sibylle veut tant y croire, et puis il y a des embellies, un café partagé au petit matin frileux, ensemble, enfin. Et c'est très beau de voir peu à peu entre ces deux-là se fissurer l'hostilité, s'insinuer dans le froid un peu de chaleur, les prémices d'une tendresse oubliée. Il y a cette réplique de Samuel : « Faut voir les choses en face, à l'évidence, maman, qu'est-ce que tu n'as pas raté dans ta vie ? ». Réponse de Sibylle : « Toi ». *Continuer* ? Réussi. Aussi.

**Danièle Heymann, Bande à part.**



Une mère et son fils traversent le Kirghizistan à cheval. L'occasion pour eux de tenter de se rapprocher. Une relation conflictuelle ponctuée d'éclats et de silences que Joachim Lafosse, qui adapte ici le roman éponyme de Laurent Mauvignier, filme en rarefiant le dialogue, laissant au cinéma le soin de donner corps à cette affection ambiguë et rivale.

L'immensité du Scope, le minéral des paysages et leur profondeur inquiétante font éprouver au spectateur la distance quasi infranchissable qui sépare les deux protagonistes et leur solitude réciproque.

Une mise en scène organique, qui laisse aux remarquables Virginie Efira et Kacey Mottet Klein tout le soin d'incarner la complexité de ce couple.

**Xavier Leherpeur, Le nouvel observateur.**

### Les Fiches du Cinéma - Marine Quinchon

Joachim Lafosse nous emmène jusque dans les steppes du Kazakhstan pour raconter comment une mère essaie de tisser des liens avec un fils qu'elle a longtemps abandonné. La tension permanente entre les deux personnages met le spectateur à rude épreuve.



**B**urkinabé. (Durée : 1h22). Documentaire de Theresa Traore Dahlberg.  
Bien décidées à devenir mécaniciennes, Bintou, Chantale et Dina apprennent le métier à Ouagadougou. Au programme ? Étincelles sous le capot, mains dans le cambouis et surtout, bouleversements joyeux des préjugés : aucun métier ne devrait être interdit aux femmes !

### Séance unique le jeudi 7 février à 20h30,

**En partenariat avec l'Association Plougastel ARPOM (Aide aux Ruraux des Pays d'Outre Mer). Cette association intervient depuis 1989 au Burkina-Faso pour y mener diverses opérations de solidarité internationale.**

#### Ecran Large - Christophe Foltzer

Riche, sensible, humain et passionnant, *Ouaga Girls* est définitivement un film à voir, au-delà de la question de la femme dans la société africaine d'aujourd'hui. Theresa Traoré Dahlberg réalise un film qui parlera à tout le monde, d'une grande subtilité, avec intelligence et sans s'éparpiller et nous prouve qu'au fond de nous, nous sommes tous un peu ces femmes destinées à devenir mécaniciennes. Très fort.

#### Critikat.com - Jérôme Provençal

Suivant ces apprenties mécaniciennes en route vers leur avenir (que le plan final, un peu appuyé par le ralenti, laisse ouvert), en s'attachant en particulier à certaines d'entre elles, la cinéaste ne les instrumentalise aucunement. Elle ne réalise pas un film sur elles mais avec elles.

franç. (Durée : 1h34). Comédie dramatique de Julie Bertuccelli avec Catherine Deneuve, Chiara Mastroianni, Samir Guesmi...

À Verderonne, petit village de l'Oise, c'est le premier jour de l'été et Claire Darling se réveille persuadée de vivre son dernier jour... Elle décide alors de vider sa maison et brade tout sans distinction, des lampes Tiffany à la pendule de collection. Les objets tant aimés se font l'écho de sa vie tragique et flamboyante. Cette dernière folie fait revenir Marie, sa fille, qu'elle n'a pas vue depuis 20 ans.

Julie Bertuccelli est décidément une réalisatrice à part. Dans chacun de ses films, elle conçoit des univers singuliers, des espaces cinématographiques dont elle établit les règles avec une autonomie téméraire. Présenté en avant-première à l'Arras Film Festival, La Dernière folie de Claire Darling se montre à la hauteur de ses ambitions artistiques, grâce à son intrigue assez farfelue, une fantaisie mi-légère, mi-grave dont la structure temporelle a de quoi étonner. La rencontre fantastique entre le passé et le présent, entre le souvenir et l'urgence d'agir là, maintenant, tout de suite, y apporte une touche d'étrangeté pas sans charme. Un décalage dont les comédiens se font les serviteurs adroits, le binôme le plus saisissant étant formé par l'impériale Catherine Deneuve et son reflet de jeunesse Alice Taglioni. Quant aux retrouvailles à l'écran entre la Deneuve et sa fille Chiara Mastroianni, elles ne produisent hélas ni les étincelles, ni la mise en abîme familiale escomptées. Qu'à cela ne tienne, le film dans son ensemble est suffisamment cohérent dans sa folie – quel paradoxe ! – que l'impression globale qu'il dégage relève plus du conte de fées doucement illuminé que de la saga familiale aux conséquences sérieuses.

#### Synopses

Au début, on se croirait chez Mankiewicz et son thriller machiavélique Le Limier. La caméra fait le tour de pièces plongées dans l'obscurité, remplies de babioles et autres objets de collection. Chez Bertuccelli, cet attachement aux choses n'est pourtant pas synonyme d'inquiétude et de déshumanisation criminelle, mais au contraire le moteur pas sans attrait d'une nostalgie, en fin de compte aussi douce que la folie qui s'empare du personnage principal. Les enjeux dramatiques du récit demeurent dans le même état de suspension légèrement déroutant : la mort redoutée de Claire y joue presque un rôle secondaire, la morbidité qui aurait dû aller de pair avec une telle prémonition ayant tendance à être transférée sur les chers disparus, qui hantent en quelque sorte son esprit et qui vont jusqu'à faire irruption dans le cours de l'histoire au présent. Cette dernière folie ne prend que superficiellement les traits d'une brocante aux prix imbattables, dont la vocation n'est pas de gagner de l'argent, mais de se débarrasser à la hâte de tout ce qui a pu encombrer une vie bien vécue. Elle se manifeste surtout par une perte de repères de plus en plus grave, quoique pas nécessairement de plus en plus poétique, même si la

mise en scène ne chôme pas à ce niveau-là. Car l'état fiévreux dans lequel sombre progressivement la vieille dame – en contradiction assez nette avec la vitalité manifeste de Catherine Deneuve, à désormais 75 ans révolus – se transmet au ton du film dans son ensemble avec une efficacité discutable.

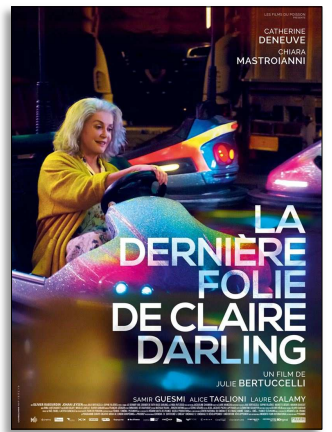
#### Hier, aujourd'hui, mais pas demain

Le dispositif que la réalisatrice a choisi pour agencer la rencontre entre les différentes périodes de vie des personnages n'est pas forcément très original. Adultes et adolescents, grands-parents et parents se croisent dans un même espace-temps, dont on ne sait à force plus très bien où le situer sur la ligne ondulée du passé et du présent. Contre toute attente, cette juxtaposition libre, normalement plutôt problématique puisque elle contredit fermement les conventions de la séparation temporelle, fonctionne très bien ici. Aussi, parce que ces doubles hermétiques n'y entrent guère dans une volonté caricaturale de pardon ou de compréhension rétrospective, mais davantage comme des pantins astucieux dont Julie Bertuccelli et, dans une moindre mesure, ses nombreux coscénaristes tirent les ficelles. Il est désormais trop tard pour réparer quoique ce soit chez les Darling dans leur dynamique familiale passablement détraquée, nous paraît vouloir dire le film. Ce n'est toutefois pas une raison pour ne pas accompagner à distance variable cette mère par périodes indigne et sa fille anciennement rebelle dans leurs drôles de retrouvailles. Le caractère joliment fantaisiste et détaché du récit aurait pu être sauf, si ce n'était pour des effets spéciaux à l'aspect visuel perfectible, sollicités à la fin pour confirmer assez patement les craintes funestes de la chère Claire.

#### Conclusion

Avec un film de Julie Bertuccelli, on ne sait pas toujours à quoi s'attendre. C'est une fois de plus vrai avec La Dernière folie de Claire Darling, une œuvre qui a le potentiel de laisser le spectateur perplexe, mais qui réussit en même temps la création d'un univers onirique, où les frontières de la perception s'estompent au profit d'une rupture de la continuité du temps pas sans intérêt. Dans toute sa belle complexité, cet édifice formel est conçu par contre au détriment des interprétations, certes solides, mais pas non plus susceptibles de renouveler notre enthousiasme à l'égard de la plupart des comédiens réunis à l'écran ici.

Tobias Dunschen, critique-film.fr



Claire Darling est certaine qu'elle va mourir ce soir. Cette belle vieille dame (Catherine Deneuve, cheveux blancs, impériale dans un mélange d'autorité et de déséquilibre) n'a plus vraiment sa tête. Ou alors, au contraire, a-t-elle raison, soudain, de vider fiévreusement sa maison et de brader, sur la pelouse, tous ses meubles, ses tableaux et ses bibelots de collection ? Car les souvenirs font mal, et les objets aimés peuvent être des prisons...

Quelle merveilleuse fable, aussi douce que triste, que ce film qui mêle présent et passé dans une même image, et offre à Alice Taglioni la chance d'incarner Catherine Deneuve jeune. L'enfance s'invite, comme une petite souris ou une pie voleuse. Le chagrin d'un deuil ancien est encore tapis dans l'escalier ou dans le coin d'une chambre. Surtout, Julie Bertuccelli (L'Arbre, La cour de Babel) met son double talent de cinéaste de fiction et de documentaire à donner vie aux objets et à les nimber de poésie. Ont-ils une âme, ici ? Follement.

Guillemette Odicino, Télérama.



### LA 3<sup>E</sup> ÉDITION DU FESTIVAL ORGANISÉ PAR L'AFCAE ET TÉLÉRAMA AURA LIEU DU 13 AU 24 FÉVRIER 2019 SUR NOS ÉCRANS.

Pour la 3<sup>e</sup> année consécutive, l'AFCAE s'associe à nouveau à Télérama pour l'organisation d'un Festival Cinéma Télérama Enfant. La sélection est composée de films ou programmes de courts métrages, à (re)voir et d'une sélection de films en avant-première choisis par la rédaction cinéma de Télérama, en concertation avec des représentants de l'AFCAE, dont les membres du groupe Jeune Public. Le tarif est de **3,50 € sur présentation du Pass Télérama durant toute la manifestation pour toute la famille.**

#### LA SÉLECTION DU CINÉMA L'IMAGE :

- **Reine d'un été** Film d'aventure de Joya Thome avec Lisa Moell, Denny Sonnenschein, Salim Fazzani... (Prix du Public et Prix du Jury enfant au Festival Voir Ensemble de Grenoble et Prix du Jury au Festival Les Toiles Filantes de Pessac. Tout public - Conseillé à partir de 8 ans)
- **La chasse à l'ours** Films d'animation de Joanna Harrison et Robin Shaw... (Tout public - Conseillé à partir de 3 ans)
- **Pachamama** Film d'animation de Juan Antin avec les voix d'Andrea Santamaria, India Coenen, Saïd Amadis ... (Tout public - Conseillé à partir de 7/8 ans)
- **Mango** Film d'animation de Trevor Hardy. (Tout public - Conseillé à partir de 5 ans)
- **Tito et les oiseaux** Film d'animation de Gustavo Steinberg et Gabriel Bitar. (Tout public - Conseillé à partir de 9 ans) : *En avant première le dimanche 24 février à 10h30.*

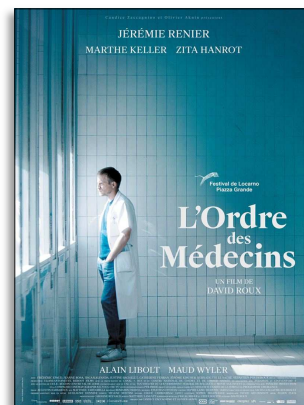




Franco-belge. (Durée : 1h33). Drame de David Roux avec Jérémie Renier, Marthe Keller, Zita Hanrot...

Simon, 37 ans, est un médecin aguerri. L'hôpital, c'est sa vie. Il côtoie la maladie et la mort tous les jours dans son service de pneumologie et a appris à s'en protéger. Mais quand sa mère est hospitalisée dans une unité voisine, la frontière entre l'intime et le professionnel se brouille. L'univers de Simon, ses certitudes et ses convictions vacillent...

Café Le Mardi 26 février à 14h00



## A TRAVERS CE PREMIER LONG-MÉTRAGE, DAVID ROUX POSE UN REGARD SENSIBLE ET HUMBLE SUR LA PARTICULARITÉ DES LIENS FAMILIAUX.

Fils et frère de médecins, David Roux qui, lui, à préféré la voie cinématographique (journaliste de théâtre pendant 15 ans, il a ensuite été assistant-réalisateur et responsable littéraire dans une société de développement cinématographique avant d'aborder l'écriture et la réalisation de courts-métrages) s'inspire, entre réalité et fiction, de son histoire personnelle pour nous parler en toute lucidité de la vie. De la sienne, de la nôtre, de la vôtre, de ces interrogations auxquelles chacun d'entre nous se trouve inéluctablement confronté un jour ou l'autre à travers cette effroyable banalité qu'est la mort d'une mère.

Contrairement à Thomas Lilti (Hippocrate, Médecin de campagne, Première année) qui n'en finit plus de d'ausculter les rouages du monde médical et hospitalier, David Roux s'emploie plutôt à décrypter le statut psychologique et social du médecin. Sans atermoiements, il nous plonge dans cet univers de néons, de couloirs et de blouses blanches où règne une apparente sérénité. Ayant suivi durant plusieurs jours son frère, pneumologue en soins intensifs, il rend compte avec une précision que l'on osera qualifier de chirurgicale de situations graves, dramatiques aux yeux du commun des mortels

mais que les médecins abordent néanmoins avec la distance et le professionnalisme nécessaires. L'option d'un traitement sans verbiage intempêtif accorde à son récit une véricité touchante qui le mène aux portes du documentaire.

Déterminé, froid, efficace, Simon (Jérémie Renier excellent) peut se montrer intransigeant avec ses collègues, même s'il ne refuse pas de participer à quelques moments festifs avec eux quand l'occasion lui en est donnée, puisque l'hôpital n'exclut ni la gaieté, ni la chaleur humaine symbolisée ici par la jeune interne Agathe que Zita Hanrot nourrit de sa vivacité et de sa générosité. Pourtant, afin de maintenir la neutralité indispensable à l'exercice de sa fonction, Simon veille à ne s'exprimer que sur un ton monocorde dépouillé de toute trace de sentiment pour ne laisser filtrer auprès de ses patients, pour qui il représente l'ultime rempart contre la souffrance et la mort, que la certitude de son autorité et de son savoir. Tout occupé par ce métier qui le glorifie, il a mis de côté sa vie privée. Il n'accorde que peu de temps à un père qu'il juge trop en retrait et à une sœur empêtrée dans un mariage raté. Quant à ses amours, quelques relations épisodiques lui suffisent. Aussi, quand son invincibilité supposée vole en éclats à travers le combat vain qu'il mène pour sauver un être cher, c'est l'essence même de son existence qui est remise en cause. Des sentiments qu'il croyait à jamais enfouis ressurgissent et le poussent à fuir cet univers hospitalier dont il pensait détenir toutes les clés.

Se poursuivant sur ce même ton direct qui évite tout risque de mélodrame, le scénario se concentre alors sur l'intimité familiale. Car avant d'être un film sur la médecine, L'ordre des médecins est un film sur les relations familiales qui, exacerbées par l'apparition d'un événement tragique, mettent en lumière un enchevêtrement de sentiments, que le réalisateur/scénariste prend soin d'envelopper de pudeur et d'humilité. Il ne s'appesantit ni sur le déclin physique et ni sur le larmolement et préfère célébrer la vie et créer l'émotion en faisant de cette femme affaiblie un être à la force de caractère si puissante qu'elle parvient à diffuser jusqu'à la fin positivité et même ironie auprès de son entourage. Marthe Keller apporte son jeu pétillant, sa simplicité et sa force intérieure à cette mère-courage et le duo qu'elle forme avec Jérémie Renier, merveilleux équilibriste tourmenté entre réalisme cru et bouleversements inavoués, illumine d'une parfaite justesse ce film universellement humain. **Claudine Levanneur, avor-alire.com.**



Un pneumologue reconnu perd pied quand sa mère est admise pour une récurrence de cancer dans l'hôpital où il exerce. Lui, d'ordinaire si maître de ses émotions, y compris avec une jeune patiente qui meurt de mucoviscidose en regardant des séries, se retrouve en proie au besoin viscéral de tout faire pour sauver un être aimé. Quitte à violer les lois de son ordre ? Largement autobiographique, ce premier film est un coup de maître, d'autant qu'il investit un décor déjà largement représenté par le cinéma et les séries : l'hôpital. Cette institution monstre, où tout commence et tout finit, les fictions (même les bonnes) nous la montrent en général sur un rythme trépidant, avec suspense, bips d'urgence et brancards fous.

David Roux se démarque de cette vision dramatique. Son hôpital ressemble tantôt à celui qu'il nous arrive à tous de fréquenter, lieu des temps morts et des heures d'attente, tantôt à un espace mental, entre fantasme et fantastique. Ainsi ces superbes scènes dans les sous-sols où le jeune médecin et son pote infirmier se terrent, pour oublier, avec un joint, leur impuissance.

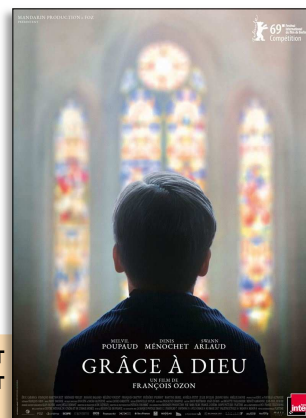
Dans la reconstitution du quotidien d'une équipe médicale comme dans la transmission d'émotions intimes, la mise en scène est d'une impressionnante justesse. De sorte qu'on passe avec fluidité, sans même s'en rendre compte, d'un film hospitalier à une histoire de famille. Entouré de seconds rôles forts, de la sœur (Maud Wyler) à l'interne (Zita Hanrot), en passant par la mère (Marthe Keller), Jérémie Renier trouve là l'un de ses plus beaux rôles. Ni héros ni salaud : juste un fils. **Mathilde Blottière, Télérama.**

## L'ORDRE DES MÉDECINS : UN FILM SOIGNÉ

**POUR SON PREMIER LONG, DAVID ROUX SIGNE UN RÉCIT INTIME BOULEVERSANT SANS JAMAIS VERSER DANS LE CHANTAGE AFFECTIF. UNE RÉUSSITE.**

Thomas Lilti n'a donc pas préempté toutes les explorations du monde de la médecine au cinéma. C'est aussi ce terrain qu'a choisi David Roux pour son premier long. Un sujet qu'il connaît lui aussi très bien, non comme docteur mais parce qu'il vient d'une famille de médecins, entre des parents chefs de service et un frère pneumologue. Cet Ordre des médecins est un peu le leur puisqu'inspiré de ce que la famille a vécu lors de la mort de la mère du réalisateur. Il y explore la frontière plus ténue que jamais entre le professionnel et l'intime pour un praticien dès lors qu'un proche vit ses dernières heures. Comment garder la distance indispensable pour annoncer des nouvelles tragiques à ses patients ? Comment répondre aux attentes de sa famille qui voit en vous l'homme par qui le miracle est possible ? Cette dualité professionnel/intime constitue le cœur de cette première réalisation où David Roux a conscience que toute histoire vécue, aussi bouleversante soit-elle, ne suffit pas à faire un film ; que raconter l'histoire de ce pneumologue voyant ses certitudes voler en éclat par l'arrivée de sa mère quasi condamnée dans un service voisin ne va pas forcément toucher les autres. Son talent consiste à ne jamais prendre le spectateur en otage de ses propres émotions avec une dignité que l'on retrouve dans l'interprétation de ceux qu'il a réunis devant sa caméra, du premier rôle (Jérémie Renier) aux seconds (Zita Hanrot, Maud Wyler, Marthe Keller...). Leur puissance tranquille symbolise la maîtrise du cinéaste dans cette première œuvre éloignée de tout chantage affectif.

**Thierry Cheze, Première.**



Franco-belge. (Durée : 2h17). Drame de François Ozon avec Melvil Poupaud, Denis Ménochet, Swann Arlaud...

Alexandre vit à Lyon avec sa femme et ses enfants. Un jour, il découvre par hasard que le prêtre qui a abusé de lui aux scouts officie toujours auprès d'enfants. Il se lance alors dans un combat, très vite rejoint par François et Emmanuel, également victimes du prêtre, pour « libérer leur parole » sur ce qu'ils ont subi. Mais les répercussions et conséquences de ces aveux ne laisseront personne indemne.

**ÉVITANT LES ÉCUEILS DE SON SUJET "CASSE-GUEULE", FRANÇOIS OZON LIVRE UN FILM HUMANISTE PARTICULIÈREMENT PERTINENT, SUR LES AFFRES DESTRUCTRICES DE LA PÉDOPHILIE... DES AFFRES AUXQUELLES L'ACTUALITÉ FAIT TRISTEMENT ÉCHO.**

À la fois cinéaste et scénariste, François Ozon clame haut et fort ne pas vouloir livrer avec Grâce à Dieu "un film à charge contre l'Église". L'idée reste sur le papier terre-à-terre en cela que les ambitions primaires du film sont de dresser des portraits d'hommes meurtris, victimes de la pédophilie. Mais dès l'introduction, on sent qu'Ozon, scénariste, et Ozon, cinéaste, se mènent un combat qui les oppose farouchement. Le plan d'ouverture du long métrage est particulièrement symptomatique de ce conflit d'ambitions : un homme d'Église avance lentement, de dos, vers la métropole. La caméra le suit en travelling alors que, dans une pose messianique, l'ecclésiastique semble dominer la ville qui s'étend à perte de vue, en toute impunité.

Structurée par quelques cadres iconiques, la porte d'entrée du nouvel Ozon semble détachée du reste de la réalisation parce qu'elle permet, consciemment ou inconsciemment, de faire valoir sa fonction cinématographique à une audience qui n'est pas dupe. Car si le public va devoir regarder les trois personnages principaux droit dans les yeux durant les 2 heures 17 de projection, ce n'est absolument pas le cas de l'homme de Dieu qui lance le récit lorsqu'apparaît sobrement le titre Grâce à Dieu à l'écran.

La construction qui fait suite à cette posture christique va finalement aborder le sujet de l'œuvre de façon plus traditionnelle, mais avec beaucoup de subtilité. En choisissant d'alterner les points de vue des trois personnages principaux (excellents Poupaud, Ménochet et Arlaud), aux horizons sociaux et culturels complètement différents, le cinéaste se permet quelques digressions sociétales, inscrivant son étude dans une instantanéité que peu de ses confrères français réussissent à accomplir avec autant de talent. Comme il l'avait affirmé lors des prémices du projet, Ozon soulève moult questions lancées dans une toile diégétique tissée par des recherches que l'on sent très poussées, mais demeure bien incapable de livrer toutes les réponses attendues. C'est la grande force, mais aussi l'une des rares faiblesses du film, lorsque celui-ci pêche par excès de didactisme. On peut effectivement se questionner quant à la pertinence de certaines lettres lues dans leur intégralité en voix-off... Mais reprocher au cinéaste cette façon de faire reviendrait à passer sous silence la capacité de son cinéma à orchestrer des images qui viennent désavouer les discours (une fois de plus, la scène d'introduction).

Mais l'éclatante réussite du film, celle qui coïncide avec l'ambition d'objectivité absolue dans le traitement des enjeux, découle de l'admirable gestion des points de vue. Lors des scènes d'échanges entre les victimes et leur prédateur, principalement de "simples" champs-contrechamps, le prédateur en question (qui ne niera à aucun moment les charges retenues) est montré comme un homme démuné face à ses agissements, il se présente comme étant "malade". On bascule dès lors dans une nouvelle mise en scène, qui s'éloigne des figures symboliques religieuses des premières secondes pour se river scrupuleusement à une étude conduite à hauteur d'homme.

Conscient de la valeur journalistique de son scénario, Ozon n'a d'autre choix que de viser le réalisme et il ni y a rien à spoiler en affirmant qu'on quittera le film par une porte de sortie bien différente de celle par laquelle on est entré. Afin que l'on puisse croire à cette honte chevillée aux corps des individus blessés, mais surtout leur incertitude globale quant à l'avenir, le metteur en scène bâtit un dernier acte grandiose où les questions dramatiques restent forcément "dans l'air". Pour que tout ce à quoi on assiste paraisse si vrai, si palpable, il est indispensable que les comédiens habitent pleinement leurs personnages, ce qu'ils font indéniablement. Mais il ne faut surtout pas oublier que si le long métrage est aussi intense, poignant et humble dans les limites imposées par sa propre nature, c'est que François Ozon est devenu l'un des meilleurs directeurs d'acteurs français en activité... Grâce à Dieu, l'un des plus grands films de son auteur !

Nicolas Lochon, avoir-alire.com

**Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :**

**Semaine du 6 février :**

**T'ES CON SIMON** de Claire Barrault. Fiction. (Durée : 13min). Alain rend visite à son petit-fils Simon, qui a effectué une tentative de suicide pour la première fois. Désespéré face à ce geste, Alain tente de tourner la situation en dérision.

**Semaine du 13 février :**

**MOONLIGHT SERENADE** de Laurent Firode. Fiction. (Durée : 9min). Juliette lit dans son horoscope qu'elle va recroiser un amour de jeunesse.

**Semaine du 20 février :**

**THE CENTRIFUGE BRAIN PROJECT** de Till Nowak. Animation. (Durée : 6min35). Un documentaire classé "top secret" sur le dopage cérébral !

**Prochainement sur nos écrans :**

**Qu'est-ce qu'on a encore fait au Bon Dieu ?** Comédie de Philippe de Chauveron avec Christian Clavier, Chantal Lauby, Pascal N'Zonzi... (Tout public - Conseillé à partir de 10/12 ans)

**YAO** Comédie dramatique de Philippe Godeau avec Omar Sy, Lionel Louis Basse, Fatoumata Diawara... (Tout public - Conseillé à partir de 9/10 ans)

**La solitude du coureur de fond** Drame de Tony Richardson avec Michael Redgrave, Tom Courtenay, Alec McCowen ... (En VOST - Copie Restaurée - 1962) : **Samedi 9 février à 17h00**, **Le film sera suivi d'un échange avec les spectateurs qui se poursuivra autour d'un apéritif.**

**Ralph 2.0** Film d'animation de Rich Moore et Phil Johnston. (En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 5/6 ans)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet : [www.imagecinema.org](http://www.imagecinema.org)

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

